



HAL
open science

Retourner le regard, traverser les frontières

Catherine Mazauric

► **To cite this version:**

Catherine Mazauric. Retourner le regard, traverser les frontières. Armelle Girinon, Fiona Lejosne. Récits de voyage et altérités, Presses de la Sorbonne nouvelle, pp.141-148 et 153-162, 2024, Les Fondamentaux, 9782379061226. <hal-04883521>

HAL Id: hal-04883521

<https://amu.hal.science/hal-04883521v1>

Submitted on 13 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

In : Armelle Girinon, Fiona Lejosne (dir.), *Récits de voyage et altérités*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2024, pp. 141-148 et 153-162.

Chapitre 12 : Retourner le regard, traverser les frontières – Catherine Mazauric (Sections Intro, 1, 2 et 4, version-auteure)

Aix Marseille Univ, CIELAM, Aix-en-Provence, France

Consulter le cahier de sources primaires : <https://books.openedition.org/psn/17322>

Telle qu'elle s'est instituée en Occident, l'écriture du voyage ou *travel writing* instaure une césure avec « le reste du monde », objet de l'écriture (voir ch. 6). En cela, le récit de voyage européen relève d'une perspective et d'une pratique hégémoniques (Pratt, 1992). Cette césure initiale forme un piège pour les écritures postcoloniales, autrement dit critiques – que ce soit durant la période coloniale ou par la suite – à l'égard de ce système de domination dans ses aspects matériels et leurs prolongements symboliques, tout comme pour leur lecture. « L'heure de nous-mêmes a sonné », écrit Aimé Césaire (1956). Mais comment recouvrer l'autorité de se dire si le discours demeure inscrit dans ce dualisme fondateur qui fabrique de l'altérité (Huggan, 2001) ? C'est l'un des enjeux des « voyages à l'envers » (Fonkoua, 2009) du milieu du XX^e siècle, et c'en est un aujourd'hui encore pour la littérature migrante contemporaine. Au-delà du retournement du regard, quelles voies s'ouvrent pour déjouer les visions binaires et décentrer les perspectives ?

« *Le saisissement d'être vus* »

Dans les années 1920-1930, le système colonial français est à son apogée. Les discours célébrant la puissance et l'étendue de l'Empire s'accompagnent d'une iconographie de propagande qui culmine lors des expositions coloniales organisées notamment à Marseille en 1922 et à Paris en 1931 (Hodeir et Michel, 1991). Le départ aux colonies y est présenté comme une promesse d'aventure exotique. La couverture colorisée d'une brochure d'époque (Deroo et Lemaire, 2006 : 99) porte par exemple le slogan : « Voyagez. Les troupes coloniales vous invitent ». L'affiche de l'exposition de 1922, basée sur des clichés racialisés, représente l'étendue de l'Empire au moyen de trois figures féminines. Une Africaine dénudée y sourit largement, découvrant ses dents blanches à l'instar du célèbre personnage de la réclame Banania (1915). Léopold Sédar Senghor, poète et futur président du Sénégal (de 1960 à 1980),

écrivra dans un poème où il célèbre la mémoire des tirailleurs¹ : « Et je déchirerai les rires Banania sur tous les murs de France » (Senghor, 1948 : 55). L’affiche de l’Exposition coloniale de 1931, au moyen d’une iconographie plus moderne faisant appel à la photographie, accrédite la double idée d’une « plus grande France » présente sur toute la surface du globe et d’une diversité humaine hypostasiée sous des costumes folkloriques et des traits figés.

Dans ce contexte, les « fantasmes de l’altérité » (Amao, 2022) nourrissent l’essor de la photographie ethnographique, artistique ou de reportage, et rares sont les voix qui s’élèvent contre ce système. Après René Maran et André Gide (voir ch. 6), les critiques les plus virulentes du « brigandage colonial » (Breton *et al.*, 1931 : 194) proviennent des surréalistes qui, alliés avec les communistes, diffusent en mai 1931 un tract « Ne visitez pas l’Exposition Coloniale » dénonçant le travail forcé, les exécutions capitales et les massacres aux colonies. Raillant « la “Grande France”, ce concept-escroquerie » (*Idem*), ils organisent aussi une contre-exposition intitulée « La vérité sur les colonies ».

Si, parmi les ressortissant·es des zones colonisées, le combat anticolonialiste est porté dès les années 1920 par des mouvements et revues militants, la revendication d’émancipation et de dignité prendra, pour ce qui est du monde noir, une forme culturelle à l’initiative de femmes et d’hommes inspiré·es entre autres par la *Harlem Renaissance*². S’étant rencontrés à Paris (notamment dans le salon des sœurs Nardal), le Guyanais Léon-Gontran Damas (1912-1978), le Martiniquais Aimé Césaire (1913-2008) et le Sénégalais Léopold Sédar Senghor (1906-2001) sont les fondateurs et principaux promoteurs du mouvement de la Négritude. Celui-ci, tout en faisant l’objet de discussions notables, exercera une influence mondiale des années 1930 aux années 1970. Au-delà d’une grande diversité de définitions, de stratégies voire de finalités, l’enjeu est double : parler pour soi-même de soi-même en contrant la fabrique de l’Autre ; déployer d’autres représentations et d’autres imaginaires que les perspectives véhiculées par la littérature et l’iconographie coloniales. Le risque, cependant, reste grand de verser dans l’auto-exotisme, ou du moins de reconduire une perspective essentialisante, comme on a pu le reprocher à certaines formules de Senghor. Un texte n’a d’ailleurs pas peu contribué à perpétuer cette perspective. « Orphée noir », fameuse préface de Jean-Paul Sartre (1905-1980) à l’anthologie poétique réalisée par Senghor en 1948, déploie dans ses premières lignes une rhétorique en noir et blanc :

¹ On désignait par le terme « tirailleurs sénégalais » les soldats africains de certaines troupes d’infanterie coloniale, recrutés bien au-delà de ce qui est aujourd’hui le Sénégal.

² Mouvement de renouveau littéraire et artistique afro-américain aux États-Unis dans l’entre-deux-guerres.

Voici des hommes noirs debout qui nous regardent et je vous souhaite de ressentir comme moi le saisissement d'être vus. Car le blanc a joui trois mille ans du privilège de voir sans qu'on le voie ; il était regard pur, la lumière de ses yeux tirait toute chose de l'ombre natale [...]. L'homme blanc [...] éclairait la création comme une torche, dévoilait l'essence secrète et blanche des êtres. Aujourd'hui ces hommes noirs nous regardent et notre regard rentre dans nos yeux ; des torches noires, à leur tour, éclairent le monde et nos têtes blanches ne sont plus que de petits lampions balancés par le vent (Sartre, 1948 : XIX).

Au plan historique, les voyages et séjours dans la métropole de ressortissants³ des colonies françaises, fonctionnaires, mobilisés ou étudiants, se multiplient à partir des années 1930 (Stäedtler, in Fonkoua, 2009 : 147-158). Romuald Fonkoua (2009 : 115-145) souligne, en les comparant aux récits d'Afro-américains, la diversité des « voyages à l'envers » littéraires (Socé, 1937 ; Dadié, 1959 ; Loba, 1960 ; Oyono, 1960 ; Kane, 1961 ; Camara, 1966) de Noirs issus des colonies en France. Significativement, ces récits ne se conforment pas complètement aux usages fixés par les pratiques scripturaires européennes du voyage, à savoir : structure ternaire du périple départ – aventure – retour ; coïncidence entre le narrateur et le protagoniste en déplacement ; association d'observations et d'impressions sur les contrées visitées. Certains d'entre eux choisissent plutôt le détour de la fiction ou d'une autobiographie voilée pour mettre en lumière les discordances entre les représentations de soi et de l'Autre forgées en contexte colonial et le « déconditionnement » (Thomas, 2013 : 89) désaliénant suscité par le voyage en métropole.

Le narrateur de Bernard B. Dadié⁴ (1959) adopte le modèle épistolaire pour peindre, à un correspondant resté en Afrique, un Paris pittoresque. Son propos possède une dimension parodique, alors que d'autres récits insistent sur la confrontation dramatique d'un personnage aux réalités nouvelles d'un monde qu'il découvre. La scène d'arrivée sous un climat froid constitue à cet égard un *topos*. Fait notable dans le cas d'*Un Nègre à Paris*⁵ : non seulement ce

³ À cette époque où en France les études supérieures s'entrouvrent à peine aux femmes (ce n'est qu'à partir de 1924 que celles-ci accèdent à un baccalauréat au programme identique à celui des garçons), les étudiantes issues de territoires colonisés sont encore très rares à Paris, avant que le mouvement s'amplifie progressivement (Legrandjacques, 2020). Parmi ces pionnières, citons les sœurs Paulette (1896-1985) et Jane Nardal (1902-1993), issues de la bourgeoisie martiniquaise. Alors que leur rôle dans la genèse de la Négritude a longtemps été minoré, on reconnaît aujourd'hui en elles d'actives contributrices, grâce notamment aux revues qu'elles fondèrent et animèrent, à la conception même des idées affirmées, développées et promues par la suite par les protagonistes du mouvement.

⁴ L'Ivoirien Bernard Binlin Dadié (1916-2019) relate dans *Climbié* (1950, voir chapitre 6), un roman au substrat autobiographique, son enfance et sa jeunesse en Afrique de l'Ouest comme un itinéraire de prise de conscience de l'oppression coloniale (en Afrique) et raciste (en différents lieux du monde). Devenu un militant anticolonialiste résolu et un dirigeant de la lutte pour l'indépendance, il sera emprisonné à ce titre de février 1949 à mars 1950 par les autorités coloniales françaises.

⁵ Voir la note 4 du chapitre 6. Sous la plume de Bernard Dadié, le mot est employé comme un boomerang pour renverser le stigmatisme racialisant et raciste.

récit opère un renversement de la vision potentiellement subversif pour la perspective coloniale (cf. *infra*), mais il engage aussi une intertextualité d'ores et déjà désancrée de la littérature française classique instituée en référence, décentrant celle-ci en conséquence. En effet, Tanhoé Bertin, l'épistolier fraîchement parisien du récit de Dadié, ne constitue pas seulement une réincarnation tardive d'Uzbek et Rica, les « Persans » de Montesquieu. Il est aussi un petit-cousin de Fara, héros de *Mirages de Paris*, l'un des premiers romans sénégalais du XX^e siècle : Fara, le bon élève africain « monté en grade dans l'ordre scolaire » (Socé, 1964 [1937] : 14) dont le « plus cher souhait était de voir cette France dont il avait appris, avec amour, la langue, l'histoire et la géographie » (*Ibid.* : 15). À un peu plus de vingt ans de distance, avant puis après la Seconde Guerre mondiale, les deux héros vivent des expériences parallèles : il s'agit de deux jeunes Africains débarquant pour la première fois dans la capitale française, et faisant alors l'expérience d'une perte d'illusions, en confrontant l'image idéalisée de Paris et de la métropole construite durant leurs études aux réalités rencontrées et éprouvées. Si ces personnages (Fara et Tanhoé Bertin) sont tous deux dessillés, Bernard Dadié va bien plus loin que son prédécesseur, en procédant à une double réécriture critique. Car les « mirages de Paris » ne sont pas seuls en cause : s'inscrivant « dans une longue tradition de journaux et de récits de voyages utilisés pour formuler des critiques sociales » et usant ainsi d'une « médiation avec des conventions littéraires établies » (Thomas, 2013 : 89), Bernard Dadié recourt également à un « narrateur qui refuse d'accepter et de s'identifier au portrait déformé que le colonisateur a fait de lui » (*Idem*). Ce faisant, au moyen de la double culture dont il bénéficie, il opère une double démythification constituant également une double démystification (*Ibid.* : 90) : de la métropole impériale, mais aussi du sujet colonial tel que l'a perçu et construit la vision coloniale. Au bout du compte, c'est cette dernière elle-même qui se voit mise en crise :

Un Nègre à Paris est un texte qui offre au lecteur une analyse, précise et perspicace, de la France à la veille de la décolonisation. Mais c'est aussi un texte qui a survécu à sa période historique ; ses formulations et observations ont beaucoup à nous révéler aujourd'hui sur les fondements du discours occidentaliste de supériorité culturelle, dans lequel de telles images réductrices survivent et continuent d'alimenter les stratégies politiques, les discours d'exclusion, et les débats contemporains sur l'immigration en France au début du XXI^e siècle (Thomas, 2013 : 92).

S'ils illustrent diversement le contact culturel et ses surprises depuis une perspective « à rebours », il importe néanmoins de marquer l'originalité de l'ensemble de ces récits de « voyage à l'envers » par rapport à d'éventuels modèles consacrés par l'histoire littéraire. Un sujet de discours autonome, ni par procuration (comme chez Montaigne), ni de composition (comme chez Montesquieu), y livre en effet ses aperçus sur l'Européen, le Français ou le Parisien à son

tour constitué en « autre ». Roger Caillois (1913-1978) avait dénommé « révolution sociologique » le mouvement figuré par Montesquieu – et initié avant lui par Jean de Léry et Montaigne – dans ses *Lettres persanes* (1721), renversement épistémologique « subversif » (Caillois, 1949, VI) consistant à se faire étranger à sa propre société pour mieux en percevoir et en dévoiler les fonctionnements cachés :

J'appelle révolution sociologique la démarche de l'esprit qui consiste à se feindre étranger à la société où l'on vit, à la regarder du dehors et comme si on la voyait pour la première fois. [...] Il s'agit d'oser considérer comme extraordinaires et difficiles à entendre ces institutions, ces habitudes, ces mœurs, auxquelles on est si bien accoutumé dès sa naissance et qu'on respecte si fort et si spontanément qu'on n'imagine pas la plupart du temps qu'elles pourraient être autrement (Caillois, 1949 : V).

« Être sociologue jusqu'au bout », estimait Caillois (*Idem*) c'est « raisonner en Persans ». Chez Montesquieu, le dépaysement et le décentrement intellectuels endossaient les atours du voyage imaginaire des « autres ». Ses *Lettres persanes* trouveront une postérité parmi les écritures migrantes du XXI^e siècle en France (Huston, 1999 ; Djavann, 2006).

C'est à nouveau au moyen d'un « Persan africain⁶ », personnage récurrent de fiction servant de trait d'union entre les chapitres, qu'*Un regard noir* (1984), œuvre à quatre mains d'un « passionné d'écriture » (Blaise N'Djehoya) et d'un sociologue (Massaër Diallo) sous-titrée *Les Français vus par les Africains*, déploie un programme faussement ludique d'« ethnologie inversée ». L'ethnologue « pour rire » « note machinalement les us et coutumes des indigènes », à savoir « les Parigos » (N'Djehoya, 1984 : 21). Les décalages culturels observés importent moins que la mise en lumière, sous un abord plaisant, des transformations de la France grâce à l'influence des immigrés qui l'habitent. Il n'est donc plus question d'en passer par un regard étranger (il ne l'est pas) pour saisir les usages de la société française, mais bien de montrer que ce « regard noir » décalé se déploie depuis l'intérieur-même de cette société. Le retournement du regard annoncé en sous-titre (« Les Français vus par les Africains ») rappelle ainsi la familiarité tissée à travers l'Histoire, tout en proposant une vision positive de ces présences multiples et du concours qu'elles apportent aux évolutions de la vie française. Ce regard « intranger⁷ » déconstruit également, comme le fera l'Ivoirien Gauz (né en 1971) avec

⁶ Référence aux *Lettres persanes* (1721), roman épistolaire de Montesquieu qui délègue à ses personnages fictifs originaires de Perse le soin de révéler les travers de la société française et plus spécialement parisienne.

⁷ Le néologisme « intranger » a été forgé par l'écrivain et journaliste algérien Y. B. dans son roman *Allah superstar* (Paris, Grasset, 2003) : « *L'intranger*, c'est un mot que j'ai inventé que si tu es pas d'origine difficile tu peux pas piger, mais moi je t'explique, ça veut juste dire que tu es un étranger dans ton propre pays, mais ne me demande pas si le pays en question c'est l'Algérie ou la France ». Il a été repris par la critique universitaire Ilaria Vitali (2011) pour qualifier des écritures « difficiles à classer sans les stigmatiser », relevant de « l'espace littéraire de la postmigration ».

son premier roman *Debout-payé* (2014), donnant la parole à un vigile immigré particulièrement observateur et caustique, des représentations racialisées et une perspective binaire hégémonique rendue indécélable par cette hégémonie-même. De même que Tanhoé Bertin (le « voyageur à l'envers » de Bernard Dadié), le protagoniste du récit de Gauz ne s'en tient pas à son regard décalé sur la société de consommation française. Il se fait aussi, en retraçant la trajectoire biographique de sa mère – pédagogue et militante résolue –, historien des luttes des travailleuses et travailleurs immigrés à Paris, de la deuxième moitié du XX^e siècle à nos jours. Le roman dispense ainsi un savoir double et méconnu : sur une société qui s'ignore elle-même et sur une histoire collective qu'elle a voulu effacer ou tenir pour négligeable.

Le voyage en Amérique

« Routes et rues américaines sont de véritables pages d'écriture » (Charles, 2018 : 72). Après la Seconde Guerre mondiale, le périple outre-Atlantique représente une sorte de passage obligé pour nombre d'Européens (Beauvoir, 1954 ; Frisch, 1975). De leur côté, des écrivains issus des mondes coloniaux mettent en question la propension de l'Occident à arraisonner au moyen d'un récit viatique le reste du monde. Le voyage en Amérique du Nord offre un terrain à ces réécritures critiques. Dans son poème « À New York », Léopold Sédar Senghor dénonce la froideur glaciale de Manhattan, déshumanisé et déserté par la vie, avant d'exhorter la ville à se laisser gagner par les vibrations de Harlem : « New York ! je dis New York, laisse affluer le sang noir dans ton sang / Qu'il dérouille tes articulations d'acier, comme une huile de vie » (Senghor, 1956 : 117). Bernard Dadié prolonge l'expérience de contre-écriture parodique qu'il avait initiée dans *Un Nègre à Paris avec Patron de New York* (1964), dont le titre dit bien le renversement de perspective qui s'y opère. Alors que l'*incipit* colle d'abord à la légende d'une « fabuleuse Amérique » (Dadié, 1964 : 7), le souvenir des lynchages et le rappel de la ségrégation raciale qui continue à sévir s'associent à l'évocation des cow-boys de cinéma. Cela fait naître un oxymore : « Un pays merveilleux de pionniers attardés » (*Idem*). Endossant à nouveau le costume du parfait touriste, le narrateur mêle la méditation sur la condition des Noirs aux États-Unis aux « choses vues » et à des considérations plus générales. Tout comme dans *Un Nègre à Paris*, les énoncés généralisants abondent, à l'imitation du récit de voyage enfermant l'Autre dans une représentation préconstruite, mettant en évidence les clichés dans une grotesque allégorie :

À table, l'Américain préfère le plus souvent boire de l'eau ou du thé pour convaincre le lion britannique très soupçonneux et rendu grincheux par l'âge que l'aigle américain ne portera jamais un coup de bec à ses intérêts (Dadié, 1964 : 109).

Un autre procédé critique consiste à renverser la hiérarchie raciste entre civilisations, prédominante à l'époque, en rapportant une observation sur la société étatsunienne à des stéréotypes censés caractériser des réalités africaines : tandis qu'Harlem est un « village nè*re⁸ parmi les villages blancs » (Dadié, 1964 : 179), le Ku Klux Klan n'est, sous la plume du narrateur, rien d'autre qu'une « société secrète de masques » dont les membres « croi[en]t au pouvoir étrange des sorciers » (Dadié, 1964 : 182). La démarche de Bernard Dadié fournit un patron intertextuel au Marocain Youssouf Amine Elalamy (né en 1961), qui publiera à Casablanca *Un Marocain à New York* (2001) puis *Paris mon bled* (2002). Même si le monde a changé et si le narrateur ne prétend plus à l'omniscience, on y retrouve la transposition humoristique des généralisations si fréquentes sous la plume de voyageurs occidentaux empressés à dire au monde ce qu'il est. Quant à l'écrivain franco-congolais Alain Mabanckou (né en 1966), qui enseigne à l'Université de Californie à Los Angeles, d'*Écrivain et oiseau migrateur* (2011) aux *Rumeurs d'Amérique* (2020) en passant par *Le monde est mon langage* (2016), il survole la géographie planétaire pour dessiner avec ses chroniques sa stature cosmopolite de citoyen du monde.

Du XIX^e siècle au moins à aujourd'hui, le voyage demeure en outre placé « au cœur de l'expérience américaine » (Rathé, 2003 : 25). Il est réinventé en « dérive » (1994) par Dany Laferrière, né en 1953 en Haïti, exilé au Québec puis résident à Miami et aujourd'hui membre de l'Académie française. Dans l'autobiographie américaine composée de dix de ses livres, son propos consiste moins à inventer un contre-récit postcolonial de voyage (Laferrière, 1993) qui répliquerait aux « mythologies américaines » (Laferrière, 2016) qu'à revisiter ces dernières en assumant pleinement d'être, entre autres qualifications, un « écrivain américain » (Laferrière, Magnier, 2000 : 118). Quant à son compatriote haïtien Jean-Claude Charles (1949-2008), il a régulièrement livré au quotidien français *Le Monde* des chroniques regroupées en un volume posthume sous le titre *Baskets* (2018). Ce recueil compose un état du monde entre 1986 et 1996, des États-Unis au Brésil et de Berlin en Côte d'Ivoire ou au Maroc, mêlant l'expérience de contrées nouvelles à celle du « *returning home* » en Haïti lors duquel l'écrivain se prend

⁸ Cet usage est significatif du travail critique engagé par Bernard Dadié au plan de l'énonciation. De *Climbié* (1950) à *Patron de New York* (1964) en passant par *Un Nègre à Paris* (1959), l'auteur joue méthodiquement de ce que le critique Mikhaïl Bakhtine a nommé la polyphonie (dans chaque voix, faire entendre plusieurs voix, y compris en conflit, faire percevoir le sens double voire multiple de chaque événement de langage) et le dialogisme, à savoir que tout mot ou énoncé est affecté, traversé par des discussions, par d'autres discours et d'autres langages. Le « village nè*re » évoque la sauvagerie fantasmée et représentée dans l'imagerie coloniale et raciste ; ces représentations primitivistes ont aussi été véhiculées avant-guerre, de façon plus ambivalente, dans la culture populaire du music-hall ; dans le contexte, Harlem affirme sa vitalité et sa spécificité culturelle par rapport au reste de la ville ; quant à la sauvagerie, c'est celle qui est finalement imputée à la société secrète criminelle suprémaciste blanche décrite par le narrateur.

quelques « baffes » (2018 : 25). L'Amérique est parcourue « Chester Himes⁹ aux baskets » (2018 : 47). L'expérience des villes, autrefois « attaquées par leurs bas-fonds, les lieux secrets, les zones de désolation » (2018 : 291), s'épaissit de la lecture des journaux et d'une mémoire littéraire plurielle qui la densifie encore¹⁰. Le projet ne consiste pas non plus à produire un contre-récit postcolonial car l'auteur s'est par avance soustrait à toute assignation. L'inventeur du concept d'« enracinerrance » (Charles, 2001) cherche plutôt à se rendre perméable au monde et à ses musiques, à suivre la piste de confrères en écriture pour, depuis un regard à la fois instruit et dépouillé, inscrire sa propre trace en menant à bien avec justesse « l'aventure de la narration » (Charles, 2018 : 117).

L'émergence d'une littérature migrante et postcoloniale en Italie [Anna Proto Pisani]

[...]

Des frontières à traverser

L'essor contemporain d'écritures migrantes souvent porteuses d'une dimension postcoloniale est manifeste dans l'ensemble des pays européens selon les spécificités de l'histoire de ces derniers, qu'il s'agisse de la France (Albert, 2005 ; Mathis-Moser et Mertz-Baumgartner, 2012), de l'Allemagne (Geiser, 2019), des Pays-Bas (Van der Poel, 2022) ou encore des pays du pourtour méditerranéen (Lalagianni et Moura, 2014). Il donne lieu à une production critique et à une réflexion théorique et terminologique d'une grande richesse, préfigurées par les études développées autour de ce que l'on a appelé au Québec les écritures migrantes (Kattan, 2001 ; Moisan, Hildebrand, 2001 ; Dumontet et Zipfel, 2008) et poursuivies à propos de ce que l'on considère aujourd'hui en Europe sous les aspects de la postmigration (Vitali, 2011 ; Geiser, 2016).

L'ampleur prise au XXI^e siècle par les phénomènes migratoires et, peut-être plus encore, par les représentations et les discours qui les accompagnent et en modèlent l'appréhension dans les sociétés dites d'accueil du Nord global, invite à des analyses fines. Alexis Nouss (2015) distingue par exemple la migration proprement dite, faite de déplacement spatial, de la condition des exilé·es, qu'il convient d'envisager à travers toute la densité et la pluralité des expériences de ces dernier·es. Une focalisation sur la migration en tant qu'immigration, selon

⁹ Chester Himes (1909-1984) est un écrivain afro-américain, auteur de romans regroupés par la suite dans *Le Cycle de Harlem* (Paris, Gallimard, « Quarto », 2007).

¹⁰ Voir à la fin du chapitre 6 une brève définition de la géocritique, qui étudie notamment cette mémoire littéraire des lieux et les interactions entre les lieux géographiques et les imaginaires déployés à partir d'eux.

la perspective du continent d'arrivée, conduirait en outre à occulter non seulement les migrations internes à un pays donné (majoritaires dans le monde) ou à un continent (par exemple d'un pays d'Afrique à un autre), mais aussi le trajet qui a précédé l'arrivée, autrement dit le voyage à proprement parler. Celui-ci, au fil de réglementations, notamment européennes et étatsuniennes, de plus en plus drastiques depuis le dernier quart du XX^e siècle, est devenu particulièrement périlleux. Les morts aux frontières de l'Europe se comptent ainsi désormais par dizaines de milliers (Agier et Le Courant, 2022). La production de récits ayant trait à ces voyages d'aventure (Mazauric, 2012) s'avère, pour ce qui est de l'Europe, largement tributaire des grandes scissions historiques et géopolitiques de gestion des frontières et de politiques migratoires. On peut y distinguer en premier lieu les récits produits par les personnes déplacées (Traoré et Le Dantec, 2012 ; Cabrel et Longueville, 2020), avec l'appui ou non d'une « plume » européenne (Yene et Detue, 2017). Une collection destinée à en recueillir certains a par exemple été créée par l'écrivaine Marie Cosnay, en collaboration avec des chercheur·ses et universitaires¹¹. D'autres témoignages émanent de tiers. Parmi ces derniers, certains ont franchi la frontière cloisonnant les humanités selon leur droit à la mobilité, pour vivre – de manière transitoire – une expérience analogue à celle de migrant·es rendus illégaux (Mellah, 1997 ; Gatti, 2007). D'autres (Tervonen, 2019 ; Cosnay, 2021 et 2022) inventent de nouvelles formes d'écriture afin de rendre compte des traumatismes de la route, des disparitions et des deuils, mais aussi de faire vivre ces absences à travers les récits, dans l'engagement à accompagner celles et ceux qui voyagent en passant les frontières. Parce que la littérature « est bien la terre de tout le monde » (Cosnay et Guichard, 2023 : 23).

Bibliographie sélective

- *Sources primaires*

- Beauvoir (de), Simone, *L'Amérique au jour le jour*, Paris, Gallimard, Nrf, 1954.
- Breton, André et Éluard, Paul, *et al.*, « Ne visitez pas l'Exposition Coloniale », *Tracts surréalistes et déclarations collectives (1922/1969)*, Tome I (1922-1939), présentation et commentaires de José Pierre, Paris, Le Terrain vague, 1980, p. 194-195.
- Cabrel, Ulrich et Longueville, Étienne, *Boza !*, Paris, Philippe Rey, 2020.
- Camara, Laye, *Dramouss*, Paris, Plon, 1966.
- Césaire, Aimé, *Lettre à Maurice Thorez*, Paris, Présence africaine, 1956.
- Charles, Jean-Claude, « L'enracinement », in *Boutures*, vol. 1, n° 4, 2001, p. 37-41.
- Charles, Jean-Claude, *Baskets*, Québec, Mémoire d'encrier, 2018.
- Cosnay, Marie, *Des îles. Lesbos 2020 – Canaries 2021*, Paris, éd. de l'Ogre, 2021.

¹¹ Collection « Ces récits qui viennent » aux éditions Dacres, en partenariat avec l'UMR Migrinter (Cnrs, université de Poitiers) et l'Observatoire de la Migration des Mineurs.

- Cosnay, Marie, *Des îles. Îles des faisans 2021-2022*, Paris, éd. de l'Ogre, 2022.
- Dadié, Bernard Binlin, *Un Nègre à Paris*, Paris, Présence africaine, 1959.
- Dadié, Bernard Binlin, *Patron de New York*, Paris, Présence africaine, 1964.
- Djavann, Chahdortt, *Comment peut-on être français ?*, Paris, Flammarion, 2006.
- Elalamy, Youssouf, *Un Marocain à New York*, Casablanca, EDDIF, 2001.
- Elalamy, Youssouf, *Paris mon bled*, Casablanca, EDDIF, 2002.
- Frisch, Max, *Montauk*, traduit de l'allemand par Michèle et Jean Tailleur, Paris, Gallimard, Nrf, « Du monde entier », 1978 [1975].
- Gatti, Fabrizio, *Bilal, il mio viaggio da infiltrato verso l'Europa*, Milan, Rizzoli, 2007 ; *Bilal sur la route des clandestins*, trad. Jean-Luc Defromont, Paris, Liana Lévi, 2008.
- Gauz, *Debout-payé*, Paris, Le Nouvel Attila, 2014.
- Huston, Nancy, *Nord perdu* suivi de *Douze France*, Arles, Actes Sud/Léméac, « Un endroit où aller », 1999.
- Kane, Cheikh Hamidou, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961.
- Kattan, Naïm, *L'Écrivain migrant. Essais sur des cités et des hommes*, Montréal, Hurtubise, 2001.
- Laferrière, Dany, *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit ?*, Paris, Le Serpent à plumes, 1993.
- Laferrière, Dany, *Chronique de la dérive douce*, Montréal, VLB éditeur, 1994 et Paris, Grasset, 2012.
- Laferrière, Dany, *Mythologies américaines*, Paris, Grasset, 2016.
- Laferrière, Dany, Magnier, Bernard, *J'écris comme je vis*, Genouilleux, La Passe du vent, 2000.
- Loba, Aké, *Kocoumbo l'étudiant noir*, Paris, Flammarion, 1960.
- Mabanckou, Alain, *Écrivain et oiseau migrateur*, Bruxelles, André Versaille, 2011.
- Mabanckou, Alain, *Le monde est mon langage*, Paris, Grasset, 2016.
- Mabanckou, Alain, *Rumeurs d'Amérique*, Paris, Plon, 2020.
- Mellah, Fawzi, *Clandestin en Méditerranée*, Tunis, Cérès éditions, et Paris, Le Cherche-Midi, 2000.
- N'Djehoya, Blaise et Diallo, Massaër, *Un regard noir. Les Français vus par les Africains*, Paris, Autrement, « Ciel ouvert », 1984.
- Oyono, Ferdinand, *Chemin d'Europe*, Paris, Julliard, 1960.
- Sartre, Jean-Paul, « Orphée noir », in *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Léopold Sédar Senghor, Paris, PUF, « Quadrige », 1948, p. IX-XLIV.
- Senghor, Léopold Sédar, *Œuvre poétique*, Paris, Seuil, « Points », 1990.
- Socé, Ousmane, *Mirages de Paris*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1964 [1937].
- Tervonen, Taina, *Au pays des disparus*, Paris, Arthème Fayard, 2019.
- Traoré, Mahmoud et Le Dantec, Bruno, « *Dem ak xabaar* ». *Partir et raconter*, Marseille, NeL, 2012.
- Yene, Fabien Didier et Detue, Frédéric, « Témoigner en migration, témoigner de sa migration », *E-Migrinter* n° 16 : *Récits d'exilés*, 2017 : <https://journals.openedition.org/e-migrinter/930>.

- Sources secondaires

- Agier, Michel et Le Courant, Stefan (dir.), *Babels. Enquêtes sur la condition migrante*, Paris, Seuil, « Points Essais », 2022 [2017].
- Albert, Christiane, *L'Immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala, « Lettres du Sud », 2005.
- Amao Damarice et Remy Lilah (dir.), *Décadrage colonial : surréalisme, anticolonialisme, photographie moderne*, Paris, Textuel, 2022.
- Caillois, Roger, « Préface » à Montesquieu, *Œuvres complètes*, I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1949, p. I-XXXII.
- Cosnay, Marie et Guichard, Thierry, « Réparer les morts », *Le Matricule des anges*, n° 239, janvier 2023, p. 16-23.
- Cottias, Myriam, *La Question noire. Histoire d'une construction coloniale*, Paris, Bayard, 2007.
- Deroo, Éric et Lemaire, Sandrine, *L'Illusion coloniale*, Paris, Tallandier, 2006.
- Dumontet, Danielle et Zipfel, Frank (dir.), *Écriture migrante / Migrant Writing*, Hildesheim, Georg Olms Verlag, 2008.
- Fonkoua, Romuald (dir.), *Les Discours de voyages. Afrique – Antilles*, Paris, Karthala, « Lettres du Sud », 2009.
- Geiser, Myriam, « Migration et “nouvelle littérature mondiale” ? Étude croisée de la réception des littératures postnationales contemporaines en Allemagne et en France », *Malice*, n° 7, « Transnationalité et transculturalité – L'expérience de l'ailleurs », 2016, <https://cielam.univ-amu.fr/malice/articles/migration-nouvelle-litterature-mondiale-etude-croisee-reception-litteratures>, consulté le 6 février 2023.
- Geiser, Myriam, « Berlin comme carrefour d'histoire(s) et d'identités dans les récits d'écrivains germano-turcs », in *Hommes & Migrations*, n° 1327, 2019, p. 53-61.
- Hodeir, Catherine et Pierre, Michel, *L'Exposition coloniale*, Paris, Complexe, 1991.
- Huggan, Graham, *The Postcolonial Exotic. Marketing the margins*, Londres, New York, Routledge, 2001.
- Lalagianni, Vassiliki et Moura, Jean-Marc (dir.), *Espace méditerranéen. Écritures de l'exil, migrations et discours postcolonial*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2014.
- Legrandjacques, Sara, « Les étudiants coloniaux en Europe », *Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe*, mis en ligne le 23/06/20, <https://ehne.fr/fr/node/14112>.
- Mathis-Moser, Ursula et Mertz-Baumgartner, Birgit (dir.), *Passages et ancrages en France. Dictionnaire des écrivains migrants de langue française (1981-2011)*, Paris, Honoré Champion, 2012.
- Mazauric, Catherine, *Mobilités d'Afrique en Europe. Récits et figures de l'aventure*, Paris, Karthala, « Lettres du Sud », 2012.
- Moisan, Clément et Hildebrand, Renate, *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, Québec, Nota Bene, 2001.
- Ndiaye, Pap, *La Condition noire. Essai sur une minorité française*, Paris, Calmann-Lévy, 2008, et « Folio actuel », 2009.
- Nouss, Alexis, *La Condition de l'exilé. Penser les migrations contemporaines*, Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme, 2015.
- Pratt, Mary Louise, *Imperial Eyes. Travel writing and transculturation*, Londres, New York, Routledge, 1992.

- Rathé, Alain, « Le voyage dans la littérature américaine », in *Québec français*, n° 130 : *La littérature américaine : imaginaire et bagage scolaire*, 2003, p. 25-29.
- Thomas, Dominic, *Noirs d'encre. Colonialisme, immigration et identité au cœur de la littérature afro-française*, Paris, La Découverte, 2013.
- Van der Poel, Ieme, *New Literary Voices of the Moroccan Diaspora. Republic of Cousins*, Liverpool, Liverpool University Press, 2022.
- Vitali, Ilaria, *Intrangers. Post-migration et nouvelles frontières de la littérature beur*, Louvain-la-Neuve, L'Harmattan-Academia, « Sefar », 2011.